

Entretien avec Louis Massiah

Lily Baron

Volume 16, numéro 3, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33834ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Baron, L. (1997). Entretien avec Louis Massiah. *Ciné-Bulles*, 16(3), 27–29.

«Les crises sociales stimulent la création documentaire.»

Louis Massiah

par Lily Baron

Louis Massiah est un cinéaste afro-américain originaire de Philadelphie où il vit et travaille actuellement. Il est très engagé dans la vie communautaire de son milieu et tente d'apporter des solutions aux difficultés de ses concitoyens. Il s'intéresse davantage à un cinéma conceptuel plutôt qu'au «cinéma vérité», une forme qui correspond plus à un cinéma de type engagé. Il évoque ici la richesse et la diversité du cinéma documentaire américain, malgré les contraintes financières et politiques.

Ciné-Bulles: Pouvez-vous décrire votre parcours professionnel?

Louis Massiah: Je suis né à Philadelphie que j'ai quitté pendant quelques années pour faire mes études et pour travailler. J'y suis revenu au milieu des années 80 pour y ouvrir un centre d'arts médiatiques. Aux États-Unis, ces centres sont un des lieux où l'on trouve des professionnels qui savent faire des films et des vidéos. Ces centres sont financés par le National Endowment for the Arts, les conseils des arts des États et par des fondations. Des gens qui n'ont pas fréquenté l'université peuvent y apprendre les techniques du film et de la vidéo. Nous travaillons aussi avec des groupes communautaires qui utilisent les techniques de l'image comme outils de sensibilisation aux questions culturelles et politiques.

Je gagne surtout ma vie en produisant des films pour le réseau de télévision publique PBS. J'ai produit plusieurs documentaires, notamment **The Bombing**

of Osage Avenue, qui raconte comment la police a fait sauter le local d'un organisme communautaire et incendié un quartier noir. **The Bombing of Osage Avenue** a été diffusé à la télévision à la grandeur des États-Unis et a été sélectionné dans plusieurs festivals. J'ai travaillé à une série télévisée, **Eyes on the Prize**, qui présente l'historique des mouvements de libération et des campagnes pour les droits civils. J'ai également fait un film intitulé **Power** qui évoque trois événements mémorables: l'élection du premier maire noire d'une grande ville américaine, la fondation du Black Panthers Party et les luttes pour le contrôle des écoles par les communautés. Un autre film, **A Nation of Law**, commémore l'assassinat de Fred Hampton, un des chefs des Black Panthers, par la police à Chicago en 1969 et la révolte des prisonniers d'Attica en 1971.

Ciné-Bulles: Peut-on parler pour le documentaire d'une école de la côte Est et d'une école de la côte Ouest comme pour les films de fiction?

Louis Massiah: Ça serait trop simpliste. Il y a plusieurs centres de production de documentaires un peu partout aux États-Unis. On en trouve à San Francisco mais peut-être plus à Boston, surtout grâce à la station de télévision WGBH, rattachée à PBS, et à la compagnie Black Side. C'est cette compagnie qui a produit la série **Eye on the Prize**, et beaucoup de documentaires y sont produits. Elle a été fondée par Henry Hampton et y a attiré des producteurs des quatre coins du pays. De son côté, WGBH est le plus important producteur d'émissions télévisées pour le réseau public, avec des séries très importantes comme **Frontline**, les films de Connie Field, etc. Boston est probablement un centre plus important que New York et, dans ce domaine, Los Angeles n'est même pas dans la course.

Ciné-Bulles: Qu'en est-il de la distribution?

Louis Massiah: Les trois débouchés les plus importants à mes yeux sont la télévision publique, la distribution éducative et les centres communautaires. Il existe beaucoup de maisons de distribution à but non lucratif comme California Newsreel, Third World Newsreel et d'autres, qui réussissent à vendre des documentaires à différents organismes et institutions, écoles, universités, bibliothèques et groupes communautaires. Ces réseaux de distribution n'atteignent pas autant de spectateurs qu'un passage à la télévision, mais ce n'est pas négligeable. En ce qui me concerne, ce que je trouve le plus gratifiant, c'est de présenter mes films dans des

centres communautaires, de me déplacer avec mes films pour rencontrer les spectateurs. Le public des festivals est plutôt un public de films de fiction.

***Ciné-Bulles:** Quel rôle la télévision joue-t-elle dans la production de documentaires? Les mêmes thèmes, les mêmes sujets reviennent-ils constamment dans les films produits pour la télévision?*

Louis Massiah: Il y a des cinéastes qui sont motivés par des préoccupations sociales et politiques. En ce qui concerne la télévision publique, beaucoup de facteurs peuvent avoir une influence sur le genre de films produits. Un de ses facteurs est l'influence du Congrès qui décide du budget de la télévision publique. Or, le Congrès est actuellement dominé par les Républicains. La télévision publique ainsi que plusieurs autres sources de financement ont été particulièrement visées: certaines ne reçoivent même plus d'argent. La Chambre des représentants vient de voter une diminution dramatique du budget du National Endowment for the Arts. L'impact ne se fera pas sentir uniquement dans le milieu du cinéma; toutes les disciplines artistiques seront touchées. C'est évidemment une façon de nous bâillonner. Il est possible, cependant, que le Sénat ne suive pas la Chambre des représentants mais, pendant ce temps, les dirigeants de la télévision publique hésitent à programmer des émissions susceptibles de devenir des cibles de critiques politiques et sont amenés à pratiquer une certaine forme d'autocensure. C'est une situation qui a favorisé la production d'un nombre toujours plus grand de documentaires subjectifs, qui parlent au seul nom du réalisateur plutôt qu'au nom de la communauté, et dont certains sont d'ailleurs tout à fait intéressants.

***Ciné-Bulles:** Y a-t-il autant de documentaristes afro-américains que de réalisateurs de fiction?*

Louis Massiah: Je crois qu'il y en a plus. Tourner un film de fiction coûte très cher. Cependant, si vous réussissez, le système hollywoodien, ou quelqu'un proche du système, a les moyens de le faire savoir. Il n'y a rien d'équivalent pour les documentaires. Pourtant Charles Burnett, Irene Zanutto Davis et Irene Welton à Chicago, qui ont aussi tourné des films de fiction, sont de merveilleux documentaristes. Il y a un afflux d'Afro-Américains dans la production de documentaires: Sherleen Gilbert à Philadelphie, Edith Griffith, Michel Parkerson, Caroll Parrot Blue, etc.

Je pense qu'il y a malheureusement moins de débouchés pour les films de fiction non hollywoodiens que pour les documentaires. Nous traversons une période difficile; le Congrès ne permet plus au National Endowment for the Arts d'attribuer des bourses à des cinéastes. Ceux-ci ne peuvent plus compter que sur les conseils des arts des États et sur les fondations, dont le nombre va en diminuant. En même temps, grâce aux innovations techniques dans le domaine de la vidéo, de plus en plus de gens ont la possibilité de faire des films.

***Ciné-Bulles:** Quel rôle le Festival du film de Sundance joue-t-il dans la diffusion du documentaire?*

Louis Massiah: Le festival du film de Sundance propose un programme documentaire estimable, mais, à mon avis, un organisme comme Independent Feature Project (IFP), qui tient un marché à New York, est plus intéressant. Son effet se fait davantage sentir sur la production indépendante que peut le faire Sundance, simplement parce que c'est un plus gros vendeur, que beaucoup plus d'œuvres y sont présentées. Il a stimulé les gens à produire des films qui pourront avoir une distribution commerciale; les gros distributeurs ont ainsi l'occasion de voir la production indépendante, c'est le côté positif. Le côté négatif, c'est que les gens commencent à penser en termes d'entrées dans le système, plutôt que de penser à faire des films qui aient du mordant et intéressent directement la communauté. IFP favorise les films qui sont des œuvres d'art ou des œuvres de divertissement plutôt que ceux qui sont des agents de transformation sociale.

***Ciné-Bulles:** Y a-t-il un lien, une réciprocité, entre cinéma expérimental et cinéma documentaire?*

Louis Massiah: Tous les ans à New York se tient le séminaire Robert Flaherty. Il est organisé chaque année par une personne différente et il y a six ou sept ans, ce fut Pearl Bowser qui en avait la charge; ce séminaire-là a eu une très grande importance pour le «troisième cinéma» aux États-Unis. Alors qu'auparavant les participants avaient été majoritairement blancs, cette année-là on trouvait une quantité incroyable de gens de couleur, beaucoup d'Afro-Américains mais aussi des cinéastes latino-américains importants, quelques Asiatiques, des réalisateurs et des critiques africains ainsi que beaucoup de critiques américains

et européens. Quelques-uns des films projetés avaient bien pour sujet la vie des Afro-Américains, mais leur forme narrative reprenait toutes les conventions d'Hollywood et de la télévision commerciale. Or, cette forme est fortement identifiée à la façon dont la société fonctionne: masculine, individualiste, non communautaire et non critique. Le séminaire a demandé avec insistance aux réalisateurs d'investir davantage le champ de la forme, de l'esthétique, de ne pas l'abandonner seulement aux cinéastes expérimentaux. L'une des leçons que j'ai tirées du séminaire, c'est qu'il nous fallait vraiment nous poser des questions sur la forme du documentaire. Marlon Riggs était présent; il n'avait pas encore réalisé **Tongues Untied**. Il a écrit que le séminaire l'avait beaucoup fait réfléchir, l'avait amené à chercher une forme appropriée à son sujet. Il y a une énorme différence entre la forme très conventionnelle de son film antérieur, **Ethnic Notions**, et celle, beaucoup plus élaborée, de **Tongues Untied**.

Ciné-Bulles: Peut-on parler d'une nouvelle génération de documentaristes, et les anciens ont-ils eu une influence sur elle?

Louis Massiah: Je pense que le documentaire se porte bien; il traverse les générations, on fait des documentaires à tout âge, parfois depuis 20 ou 30 ans. À cause de la façon dont le documentaire est diffusé aux États-Unis, les films les plus remarquables sont des commandes des chaînes de télévision. Mais la crise du logement, par exemple, a suscité beaucoup de films vigoureux, pas nécessairement faits pour la télévision, mais plutôt comme des outils de mobilisation et d'organisation. De plus, beaucoup de films ont été consacrés au sida. Il arrive donc que des crises sociales stimulent la création documentaire. En ce qui concerne l'influence des documentaristes des générations précédentes, je pense qu'ils font toujours partie du paysage. J'ai étudié au département de cinéma du Massachusetts Institute of Technology avec Richard Leacock (**Chiefs, Monterey Pop, Catwalk**, etc.) comme conseiller. Les films qui m'intéressent sont organisés d'une façon plus conceptuelle que dans l'approche du cinéma vérité, qui est davantage un cinéma du plan, alors que le cinéma que je pratique est davantage un cinéma du montage. Pour moi, le raccord est plus intéressant que le plan; j'aime les deux, mais parce que l'Histoire me passionne, le montage (qui ne s'insère pas vraiment dans l'esthétique du cinéma direct) est pour moi plus important. ■



Louis Massiah (Photo: Carlton Jones)